

récit d'une vie

Nom
do Amaral
Prénom
Tarsila
Profession



peintre
Particularité
anthropophage

Étoile du modernisme brésilien, la peintre Tarsila do Amaral (1886-1973) n'avait pas encore eu de grande exposition en Europe où elle reste méconnue. Lacune comblée par l'importante rétrospective qui se tient au musée du Luxembourg à Paris.

Texte Véronique Bouruet-Aubertot

Portrait de Tarsila do Amaral dans les années 1920
OIL, 1901-1902
MUSEUM OF MODERN ARTS
NEW YORK

A Casa (La Casa), 1924, huile, 60,5 x 72,5 cm, détail
MUSEUM OF MODERN ARTS
NEW YORK

Tarsila do Amaral voit le jour en 1886 dans la plantation familiale, deux ans avant l'abolition de l'esclavage au Brésil. Elle appartient à la classe sociale des barons du café de l'État de São Paulo, où son grand-père, surnommé « le millionnaire », ne possède pas moins de vingt-deux fazendas, ou propriétés agricoles. Tarsila reçoit l'éducation d'une jeune fille de la haute bourgeoisie, elle peint et joue du piano. La francophonie est dans l'air du temps ; elle lit Victor Hugo dans le texte et chante *La Marseillaise* sous la direction de sa préceptrice belge. La famille voyage et, à l'époque, qui dit voyage dit Europe, où Tarsila reste deux ans dans un pensionnat à Barcelone. Elle n'a que 18 ans lorsque, à son retour, on la marie à un cousin éloigné avec qui elle a une fille, Dulce, en 1906. Grâce au soutien financier de son père et malgré l'opposition du reste de sa famille, elle se sépare de son mari en 1913 et s'installe à São Paulo. Ayant mis un terme à un mariage malheureux, Tarsila décide, à 29 ans, de se consacrer à la peinture. Elle suit les cours de peintres académiques et saute le pas en 1920 en partant pour Paris, capitale des arts, où elle s'inscrit à l'Académie Julian. Le choc de la modernité lui arrive pourtant à São Paulo en 1922, où les protagonistes de la « Semaine de l'art moderne » viennent de renverser les valeurs établies. « Contaminée par les idées révolutionnaires de l'euphorique



récit d'une vie

et mordante avant-garde pauliste », comme elle le confiera en 1950, elle retourne à Paris à la fin de l'année 1922, choisissant ses professeurs qui se nomment cette fois André Lhote, Fernand Léger et Albert Gleizes.

Une caipirinha habillée en Poiret

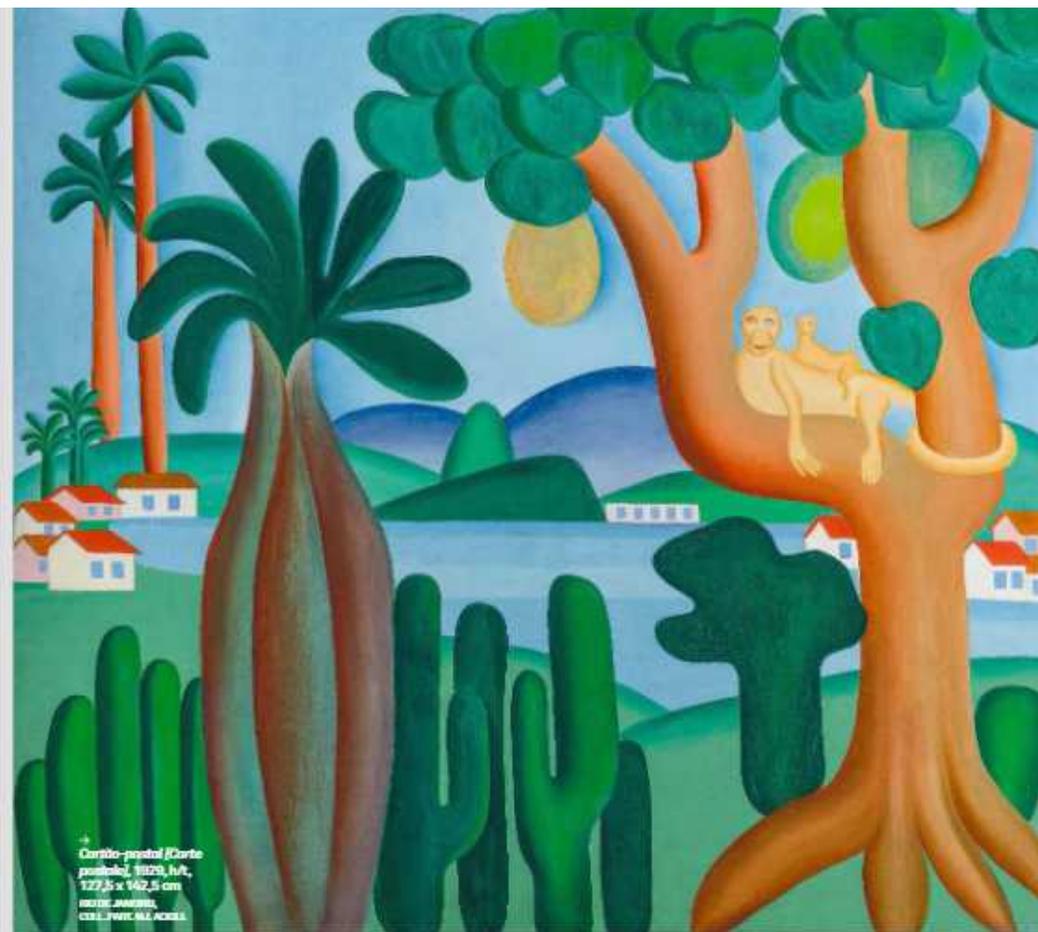
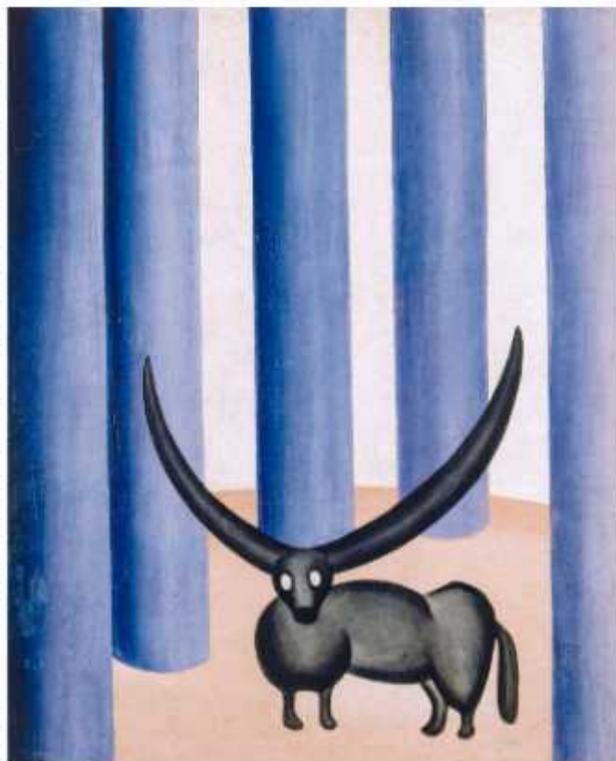
Décrite ainsi par son nouveau compagnon, le poète brésilien Oswald de Andrade, Tarsila, belle, cultivée et élégante, se mêle à l'avant-garde parisienne, organisant chez elle, rue Héloïse-Moreau dans le XVIII^e arrondissement, des réunions brillantes où l'on croise Blaise Cendrars, Constantin Brancusi, Robert et Sonia Delaunay, Pablo Picasso ou Léonce Rosenberg. Un pied à Paris où son exotisme, en pleine vogue du primitivisme, séduit, et un pied au Brésil, où sa connaissance des avant-gardes parisiennes fascine, Tarsila tire parti de sa situation et élabore un langage plastique inédit, synthèse entre une brésilianité naissante et un alphabet cubiste moderne. Avec une feuille de bananier stylisée à l'arrière-plan pour tout décor, *A Negra* (1923) figure ainsi, à l'aide de formes tubulaires, une ancienne esclave noire.

Tous les deux riches, amoureux et en synergie intellectuelle, Tarsila et Oswald se lancent en 1924 dans une série de voyages au Brésil qui étoffe encore leur vocabulaire, puis ils parcourent en 1926 la Grèce, la Turquie, Israël, le Liban. Cette même année, une première exposition personnelle des œuvres de Tarsila, dans des cadres de Pierre Legrain, s'ouvre à Paris à la galerie Percier. Pour l'artiste, c'est la consécration. Son œuvre *A Caca* (1924) représentant un bestiaire exotique et imaginaire, entre dans les collections nationales françaises. De retour au Brésil, Tarsila peint en 1928 *Abaporu*, qui signifie en langue indigène tupi-guarani « homme qui mange un autre homme », et qu'elle offre à Oswald pour son anniversaire. Parmi les œuvres les plus emblématiques de l'artiste, le tableau inspire à Oswald son *Manifeste anthropophage*, texte fondateur de la modernité brésilienne qu'il publie quelques mois plus tard, avec pour seule illustration un dessin de Tarsila reprenant ce personnage au pied énorme et à la tête minuscule.

La traversée du désert

L'été 1929, Tarsila, au sommet du succès, expose pour la première fois dans son pays, à Rio de Janeiro et à São Paulo, où elle présente en outre les fleurs de la collection

personnelle qu'elle s'est constituée à Paris. Le public ébahi découvre les œuvres originales de Brancusi, De Chirico, Delaunay, Léger, Lhote, Miró, Picabia et Picasso. L'automne qui suit ressemble à un cataclysme. Le krach boursier de New York entraîne l'effondrement du cours du café. Sa famille est ruinée, les propriétés hypothéquées. Au même moment, Oswald s'empare d'une jeune écrivaine, Pagú, et le couple se sépare. À 44 ans, Tarsila doit changer son train de vie et pour la première fois, travailler pour subvenir à ses besoins. Elle occupe brièvement un poste de conservatrice à la pinacothèque de São Paulo et commence à écrire des chroniques pour le journal « *Diário de São Paulo* » (entre 1936 et 1954). Elle continue à peindre mais doit désormais répondre à des commandes. Le monde change et Tarsila



↑ *Caribe-vestido (Porte-rouge)*, 1923, huile, 127,5 x 142,5 cm, Musée d'Art Moderne, Centre Pompidou, Paris.

↑ *Auto-retrato (Autoportrait (Manteau rouge))*, 1923, huile, 73 x 61,5 cm, détail, Musée d'Art Moderne, Centre Pompidou, Paris.

↑ *O Juro (Eto na floresta) (Le faoucou (basif dans la forêt))*, 1928, huile, 50,3 x 61 cm, détail, Salvador de Bahia, Musée d'Art Moderne de Bahia, Brésil.

↑ *Abaporu V*, 1928, aquarelle sur papier, 24,5 x 18,5 cm, Coll. Musée d'Art Moderne, Paris.



LES PLUS DE L'EXPOSITION

Avec pour ambition de faire connaître une artiste moderne star au Brésil et pratiquement inconnue en France, l'exposition embrasse l'ensemble de son parcours sans faire l'impasse sur la période finale, des années 1940 à sa mort. Chronologique, le parcours contextualise l'œuvre dans le paysage naturel et urbain brésilien de l'époque, grâce à de grands agrandissements photographiques.

LES MOINS

La toile intitulée « ***** (1928) n'a pas fait le voyage depuis la capitale argentine. Emblématique, cette œuvre est à découvrir au Museo de Arte Latinoamericano de Buenos Aires. Acheté par un collectionneur argentin, Eduardo F. Constantini, pour 2,5 M\$ en 1995, le tableau a été donné au musée en 2001. Celui-ci refuse habituellement de se séparer de cette ***** de l'art moderne sud-américain.



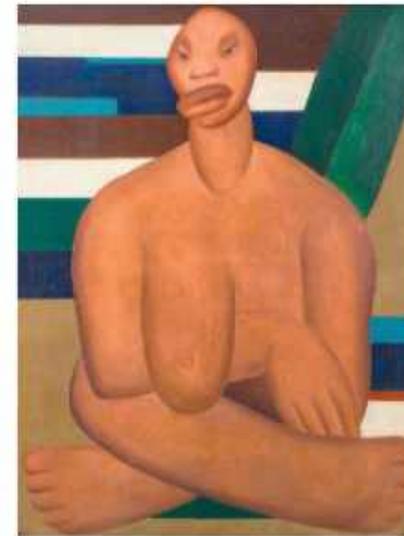
« La conscience sociale qui l'anime se lit dans ses peintures, teintées de réalisme socialiste »

aussi. Avec son nouveau compagnon, le médecin psychiatre et intellectuel de gauche Osório César, elle fait en 1931 un voyage en Union soviétique qui fenthousiasme, vendant une partie de sa collection pour financer l'expédition. À son retour, la révolution constitutionnaliste éclate à São Paulo, mais le président Getúlio Vargas se maintient au pouvoir et Tarsila est emprisonnée durant un mois en raison de son récent voyage en URSS.

La nouvelle conscience sociale qui l'anime se lit dans ses peintures, dont l'iconographie et le style teintés de réalisme socialiste,

avec *Opertários* (1933), changent. En 1933, elle se sépare d'Osório César et rencontre l'écrivain Luis Martins, de vingt et un ans son cadet, avec qui elle entretiendra une relation jusqu'en 1951. Elle aborde dans les années 1940 un nouveau style onirique, où des personnages démesurés fusionnent avec la nature. Tarsila, qui ne cesse de participer à des expositions collectives, doit attendre les années 1950 pour qu'un véritable travail critique soit mené sur son œuvre. La rétrospective organisée en 1950 au Museu de Arte Moderna de São Paulo la replace sur le devant de la scène. L'année suivante,

elle est choisie pour représenter le Brésil à la première Biennale de São Paulo. À 66 ans, Tarsila est enfin reconnue comme une figure majeure du modernisme brésilien. Devenue paralégique à la suite d'une opération à la colonne vertébrale, elle connaît une fin de vie assombrie par la mort de sa fille Dulce en 1966. Elle assiste néanmoins à l'inauguration de la grande rétrospective que lui consacre le Museu de Arte Moderna de Rio de Janeiro et le Museu de Arte Contemporânea da Universidade de São Paulo en 1969, avant de s'éteindre le 17 janvier 1973.



récit d'une vie

↑
A Negra (La Nigresse),
1923, huile sur toile,
100 x 81,3 cm
140 FNE O, MAC 1037
M1 FALZONI

À VOIR

★ ★ ★ TARSILA DO
AMARAL, PEINDRE
LE BRÉSIL MODERNE,
musée du Luxembourg,
19, rue de Vaugrand,
75006 Paris,
01 40 13 62 00, www.
museeduluxembourg.fr
du 9 octobre au 21 février.

À LIRE

LE CATALOGUE
Grand Palais Rmn
éditions (208 pp.,
160 ill., 40 €).
LEHORS-SÉRIE
publié par
« Connaissance
des Arts » (n° 1091,
68 pp., 12,90 €).



↑
Opertários
(Ouvriers), 1933,
h/t, 1160 x 206 cm
MAGNUM ARTS/BRZCO
CULTURA DES PAZ ACDES
DO GOV BRZ DO I STADO
DE SÃO PAULO/OPR PAZ DNE

↑
Distância (Distance),
1928, huile sur
toile, 66,5 x 75 cm
140 FNE O, MAC 1037
M1 FALZONI

TRUITS I S D L'ARTS
TENT D'INCE A
DO AMARAL, PEINDRE ADO
AMARAL, L'ÉT NIGAMENTO
L'IMPRESIONNEMENTS GA